



Botticelli, Saint Augustin, 1480, Fresque, Église Ognissanti, Florence

## Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse 2014-2015 :

### Malaise dans la famille

#### Françoise Pilet-Frank

Deuxième leçon, pages 30 à 36.

#### Le complexe du sevrage

Ce qui frappe dans la lecture du texte, c'est la façon dont Lacan aborde la famille. Il l'aborde par les complexes : le complexe du sevrage, le complexe d'intrusion, le complexe d'Œdipe et pour chacun des complexes, Lacan s'interroge sur le mode de relation à l'autre. Se dégagent alors le plan des besoins et celui de la parole qui implique l'imaginaire et le symbolique à la fois. C'est entre ces deux plans, celui des besoins et de la parole que se place le désir.

C'est un texte de 1938, une commande d'Henry Wallon pour l'encyclopédie française de la famille.

On y trouve les pierres de l'édifice théorique de Lacan : l'amorce des registres imaginaire et symbolique, la remise en cause du complexe d'Œdipe, l'introduction

du principe féminin, la mise en place de l'Autre. Lacan révisé ces concepts pour reformuler la théorie psychanalytique. La doctrine psychanalytique de l'époque s'appuie sur le complexe d'Œdipe.

Après une introduction sur l'institution familiale et la définition du complexe, Lacan aborde les trois complexes qui sont le complexe du sevrage, le complexe d'intrusion et le complexe d'Œdipe. La deuxième partie aborde les complexes familiaux et la pathologie. On ne retrouvera plus dans la suite de l'enseignement de Lacan ce terme de complexe. Il sera remplacé par la structure puis par la structure des discours. Le complexe est une anticipation de la structure. À cette époque, Lévi-Strauss est inconnu, Lacan deviendra structuraliste dans les années 60.

Le complexe défini par Freud est inconscient. Si on remplace le terme de complexe par celui de discours, il y a donc un discours conscient, c'est notre discours, celui que nous tenons, qui a l'air de tenir debout et le discours inconscient auquel nous n'avons pas accès, mais dont nous pouvons en savoir quelque chose par les formations de l'inconscient : rêves, actes manqués, lapsus, oublis et symptômes. Ce complexe ou ce discours inconscient se révèle comme « la cause d'effets psychiques non dirigés par la conscience, actes manqués, rêves, symptômes. »

Pour aborder le complexe du sevrage, j'ai extrait du texte des passages qui nous donnent des orientations, des pistes de travail.

### **Le premier passage, page 30 : les plans des besoins et de l'amour.**

*« Le complexe du sevrage fixe dans le psychisme la relation du nourrissage, sous le mode parasitaire qu'exigent les besoins du premier âge de l'homme ; il représente la forme primordiale de l'imgo maternelle. Partant, il fonde les sentiments les plus archaïques et les plus stables qui unissent l'individu à la famille. Nous touchons ici au complexe le plus primitif du développement psychique, à celui qui se compose avec tous les complexes ultérieurs ; il n'est que plus frappant de le voir entièrement dominé par des facteurs culturels et ainsi, dès ce stade primitif, radicalement différent de l'instinct. »*

Je souligne trois points :

1 – « Sous le mode parasitaire » : car l'enfant pour se nourrir est dépendant de sa mère : c'est le parasitisme au sens biologique du terme.

2 – « Il fonde les sentiments les plus archaïques » : *archaïques* a ici le sens de premier.

Ainsi, en même temps qu'une relation parasitaire s'établit sur le plan du besoin, une autre relation toute aussi parasitaire s'établit cette fois sur le plan des sentiments, c'est-à-dire sur le plan de l'amour entre la mère et l'enfant. C'est le parasitisme dans le sens d'une dépendance affective. Deux plans se superposent, ou plutôt s'entrecroisent : celui des besoins et celui des sentiments c'est-à-dire de

l'amour ou encore de la parole. Pour l'enfant, c'est sa première relation d'amour, ses premiers sentiments ; il s'agit pour lui d'entrer dans le monde symbolique.

3 – « Il fonde les [premiers] sentiments (...) qui unissent l'individu à la famille. »

Ce sont les premières relations entre l'enfant et la mère mais aussi le père, les frères etc.... c'est-à-dire la famille. Lacan aborde le complexe de sevrage comme une relation qui concerne l'enfant et la mère, mais il l'élargit à l'ensemble des membres de la famille. L'enfant et la famille fondent le tissu symbolique familial.

### **Deuxième passage, page 31: par l'intention, le sevrage est accepté ou refusé.**

*« Cette crise vitale se double en effet d'une crise du psychisme, la première sans doute dont la solution ait une structure dialectique. Pour la première fois, semble-t-il, une tension vitale se résout en intention mentale. Par cette intention, le sevrage est accepté ou refusé (...) »*

Ce qui au départ est de l'ordre du besoin est porté sur le plan de l'intention de la part de l'enfant c'est-à-dire qu'un sujet émerge de cette relation mère-enfant.

*« C'est le refus du sevrage qui fonde le positif du complexe à savoir la relation nourricière qu'il tend à rétablir. »(p. 31.)*

Cette phrase est surprenante. J'aurais volontiers pensé que le refus du sevrage est négatif. Pourquoi Lacan nous dit que le refus du sevrage est positif ? Il me semble que le refus du sevrage fixe l'imgo maternelle, c'est-à-dire l'image de la mère de l'enfant et du sein. C'est le refus qui va fixer l'image, l'objet et la relation d'amour. C'est-à-dire la relation à l'autre. Le refus fait que l'on va vouloir retrouver sans cesse cette relation dans les trois registres : imaginaire, symbolique et réel ; même si, à cette époque Lacan ne parle pas de réel mais de satisfaction.

### **Troisième passage, page 34 : le sentiment de la maternité.**

*« Ainsi constituée, l'imgo du sein maternel domine toute la vie de l'homme. (...). Seule l'imgo qui imprime au plus profond du psychisme le sevrage congénital de l'homme peut expliquer la puissance, la richesse et la durée du sentiment maternel. »*

Dans ce passage, Lacan introduit le sentiment maternel et non pas, comme il est coutumier de l'entendre, l'instinct maternel : car l'instinct maternel n'existe pas chez l'homme. Les instincts existent chez les animaux, ils correspondent à une régulation physiologique, naturelle. Pour preuve : chez l'animal, l'instinct maternel cesse d'agir quand le nourrissage des petits est terminé. Aux instincts, Lacan oppose les complexes dominés, régulés par des facteurs culturels, et non pas biologiques. Culturels, car dès la naissance, l'homme est plongé dans la culture c'est-à-dire dans le langage, c'est-à-dire dans le symbolique. Le premier complexe que l'homme rencontre, ou pour mieux dire peut-être le premier complexe qui

structure l'homme, c'est le complexe du sevrage. Le sevrage n'est pas une régulation naturelle mais culturelle. Même si le nourrissage de l'enfant par la mère paraît ce qu'il y a de plus naturel, des références historiques, anthropologiques, cliniques sont là pour nous montrer qu'en matière de sevrage tout se rencontre dans l'espèce humaine, témoignant qu'il n'y a pas d'instinct. Rien n'est fixé. D'où l'existence de diverses formes de sevrage de part le monde.

*« Il suffit de réfléchir, nous dit Lacan, à ce que le sentiment de la paternité doit aux postulats spirituels qui ont marqué son développement pour comprendre qu'en ce domaine les instances culturelles dominent les naturelles, au point qu'on ne peut tenir pour paradoxaux les cas où dans l'adoption, elles s'y substituent ».* (p. 24.)

Le sentiment de la paternité, comme celui de la maternité d'ailleurs, ne doit rien à quelque chose qui serait de l'ordre du naturel. Les instances culturelles se substituent aux instances naturelles. C'est d'autant plus frappant chez le père qui n'a pas de lien biologique avec l'enfant. Les cas d'adoption montrent que les sentiments de paternité et maternité sont culturels.

Si le sentiment maternel n'est pas un instinct, alors comment le définir ?

La relation mère-enfant a un fondement biologique, on ne peut le nier, il faut nourrir l'enfant. Il en a besoin. Une dépendance vitale relie l'enfant à la mère. Mais la relation de nourrissage n'est pas uniquement la satisfaction d'un besoin, c'est aussi une relation sur le plan sentimental, c'est-à-dire sur le plan de l'amour, voire de la haine. Dès la naissance, la mère interprète les moindres gestes, les moindres bruits de son enfant : il pleure — que veut-il ? il a faim ou soif, il a peut être des coliques, il a trop chaud, etc... Elle donne aux pleurs de son enfant une signification, la signification d'une demande. Et elle-même fait une demande à son enfant — qu'il mange, qu'il dorme, qu'il sourie, etc... Ainsi, par l'introduction de la demande, dans la dimension de la demande, s'organisent les sentiments.

D'emblée vient se greffer sur une fonction, la nutrition, une relation sentimentale qui, elle, est du registre du symbolique, de la parole. Quelle mère n'a pas angoissé devant les pleurs de son enfant ? Déjà s'inscrit le *Che vuoy* ? — qu'est ce qu'il veut, qu'est ce qu'il me veut ! Synchrones à la dépendance vitale, s'inscrit donc une autre dépendance, celle-ci sentimentale. Nourrir un enfant introduit un vouloir être aimé du côté de la mère comme du côté de l'enfant.

La puissance, la richesse et la durée de sentiment maternel s'expliquent par l'imgo du sein maternel dont Lacan nous dit qu'elle domine toute la vie de l'homme.

Dans cette relation de nourrissage prend place l'imgo maternelle, la figure, l'image de la mère nourrissant son petit que ce soit au sein ou au biberon. Lacan n'a pas en 1938 l'opérateur imaginaire, symbolique et réel c'est-à-dire les trois registres qui organisent la réalité humaine, qui structurent toute action humaine.

L'imgo est un mixte de symbolique et d'imaginaire, comme nous l'avons déjà précisé.

Dans l'imaginaire du sein maternel, nous avons l'élément sein. L'imaginaire du sein, Lacan nous invite à le considérer dans le registre pulsionnel : c'est la satisfaction. C'est la relation à l'objet, c'est la jouissance de l'objet.

Nous avons également l'élément maternel qui est sur le plan de l'amour.

Dans le sevrage, il s'agit de se séparer du sein et de se séparer de l'amour de la mère. Si l'imaginaire du sein maternel perdure, « *comme il est parfois manifeste dans l'attachement de l'enfant aux jupes de sa mère* » (p. 35), il devient mortifère. L'appel au sein, à l'objet, à la satisfaction se situe dans la dimension de l'appétit. Si cet appel perdure, il prend la dimension de la mort et il devient la mort comme appétit avec la symptomatologie qui lui est associée. La tendance à la mort se révèle dans des suicides très spéciaux qui se caractérisent comme « *non violents* », où l'oralité apparaît : grève de la faim de l'anorexie mentale, empoisonnement lent de certaines toxicomanies par la bouche, régime de famine des névroses gastriques. L'analyse de ces cas, nous indique Lacan, montre que dans l'abandon à la mort, le sujet cherche à retrouver l'imaginaire de la mère.

« *Dans l'allaitement, l'étreinte et la contemplation de l'enfant, la mère en même temps reçoit et satisfait le plus primitif des désirs.* » (p. 35.)

Cette image maternelle, c'est une image de complétude, de comblement du désir. Cette image vient combler, compenser le plus primitif des affects, l'angoisse, née avec la vie nous dit Lacan, l'angoisse constitutive de la vie.

J'ai pu, à l'occasion des 80 ans de Brigitte Bardot, lire quelques extraits de sa vie. J'ai été étonnée de la façon dont elle parle de sa grossesse, de son accouchement et de la naissance de son fils. Elle donne ce qui me semble être un témoignage de ce que peut être « l'angoisse née avec la vie » et de l'absence de sentiment maternel dont Lacan nous dit que sa présence préserve l'enfant de l'abandon qui lui serait fatal.

Elle a toujours dit qu'elle n'avait pas « *la fibre maternelle* ». Elle parle de ses 9 mois de grossesse comme 9 mois de cauchemar. Elle prend de la morphine pour oublier « *cette tumeur* » présente dans son ventre, qu'elle compare « *au couvercle d'un cercueil* ». Pourquoi dois-je mettre au monde un enfant qui me bouffe la vie à ce point ?

Parlant de son enfant qui allait naître, elle écrit dans ses mémoires : « *Je suis écœurée à l'idée de porter un fœtus informe, une tumeur...* ». Et de continuer : « *Juste après mon réveil, après un accouchement pénible, j'avais comme une bouillotte en caoutchouc rampant sur mon ventre, je ne veux plus le voir.* » Brigitte Bardot ne s'est jamais occupé de son enfant. Ce fut, dit-elle, « *Une souffrance d'une incroyable violence à tous points de vue, j'avais l'impression que j'allais mourir ou devenir folle* »

A l'inverse, une jeune maman enceinte apprend à 4 mois de grossesse que l'enfant à une trisomie très handicapante. La décision doit être rapide, dans la journée. Elle avorte. Elle raconte sa souffrance, parle d'allaitement de l'enfant qu'elle tenait déjà dans ses bras, de l'étreinte... « *C'est drôle, dit-elle, je dois faire le deuil d'un enfant que je n'ai pas eu.* » Elle doit être sevrée elle aussi de l'amour qu'elle donnait et recevait de son enfant.

#### **Quatrième passage, page 35 et page 36 : l'habitat.**

*« Même sublimée, l'imgo maternelle continue à jouer un rôle psychique important pour notre sujet. Sa forme la plus soustraite à la conscience, celle de l'habitat prénatal, trouve dans l'habitation et dans son seuil, surtout dans leurs formes primitives, la caverne, la hutte, un symbole adéquat.*

*Par là, tout ce qui constitue l'unité domestique du groupe familial devient pour l'individu, à mesure qu'il est plus capable de l'abstraire, l'objet d'une affection distincte de celles qui l'unissent à chaque membre de ce groupe. »*

L'habitat familial : nous avons tous des témoignages à ce sujet. Une amie a perdu sa mère, il y a peu. Ils sont trois enfants. Elle me racontait combien la maison familiale avait une place très importante et combien tous, enfants et petits enfants, ont eu un énorme chagrin quand il a fallu la vendre. Il a fallu s'en séparer. Chacun s'en est séparé à sa façon. Le frère aîné a vidé la maison très vite, et ne voulait rien garder. Tout devait disparaître, très vite, au grand dam des deux autres enfants et des petits enfants. L'autre frère voulait tout garder, au grand dam des deux autres. Elle, elle a gardé quelques objets qui ont appartenu à son grand-père et à son père. De sa mère elle a gardé les livres de cuisine et de recettes. Au grand étonnement des deux autres.

Cela explique, il me semble, pourquoi les maisons familiales ont une si grande importance et combien leur vente peut être un déchirement.

L'habitat comme symbole de l'imgo maternelle explique ces fantasmes d'harmonie dans l'habitat prénatal, dans l'utérus de la mère.

*« Par là encore, l'abandon des sécurités que comporte l'économie familiale a la portée d'une répétition du sevrage et ce n'est le plus souvent qu'à cette occasion que le sevrage est liquidé. » (p. 36.)*

Quitter la maison familiale ! Un ami me disait que son père avait été mis dehors quand il a eu 14 ans pour « aller faire sa vie. » Il n'était pas le seul. C'était un sevrage obligatoire dans les familles. On peut peut-être même évoquer un rituel, un passage symbolique de l'enfant à l'adulte. Les garçons devaient partir.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Comment le sevrage est-il réalisé ? Est-il différent chez les filles et les garçons ? Quels ont été les rituels au cours des époques et que sont les rituels aujourd'hui ? Car, nous entendons parfois « dans le temps, on les mettait dehors, on en faisait des hommes ! » Mais mieux vaut se demander comment chaque époque a traité la rupture nécessaire et comment notre époque

traite le sevrage. Puisque Lacan nous dit qu'abandonner la sécurité familiale est une répétition du sevrage (partir de la maison c'est un sevrage) et que ce n'est peut-être qu'à cette occasion (quitter le domicile familial) qu'est liquidé le sevrage.

Ces exemples nous montrent qu'il n'y a pas un malaise qui arriverait du fait d'une époque particulière. Il n'y a pas une époque qui serait davantage nocive qu'une autre. Concernant le sevrage, il n'y a pas une mère qui serait meilleure qu'une autre. Le malaise est de structure et concerne la séparation d'avec la famille, séparation sur le plan de l'amour, c'est-à-dire l'abandon des sécurités familiales. Chaque époque implique, impose un traitement singulier de cette rupture. Ainsi l'allongement de la scolarité fait que mon exemple cité plus haut ne tient plus. Actuellement, les conditions économiques ont changé la donne. La chute du paternalisme entraîne également un traitement différent de cette rupture.

« *Tout retour, fut-il partiel, à ces sécurités peut déclencher dans le psychisme des ruines sans proportion avec le bénéfice pratique de ce retour* » (p. 36.)

C'est le retour au cocon familial. Ce retour a sur l'individu des conséquences désastreuses – Lacan parle de *ruines*. Ces conséquences sont beaucoup plus négatives que le bénéfice que l'on peut tirer de ce retour. Ces assertions de 1938 ne peuvent que résonner avec des situations actuelles.

Les banques s'appuient sur le désir d'acquérir un logement à soi, exploitent cet espoir de retrouver ou de construire ces sécurités familiales dont parle Lacan. Les *subprimes* aux États-Unis, la spéculation immobilière en Espagne, pour ne donner que deux exemples, ont fait de gros dégâts financiers, mais la catastrophe était et reste plus fondamentalement subjective.

Les enfants reviennent chez les parents et c'est un échec. On peut avoir des témoignages de familles dont un enfant revient chez ses parents parce que, ayant perdu son emploi, il ne peut plus rester dans son logement. D'autres retours dans le cocon familial, par exemple des ruptures amoureuses, sont à chaque fois très douloureux et très déstabilisants. Chaque fois les familles, côté parents comme côté enfants témoignent d'une certaine inquiétante étrangeté.

### **Cinquième passage, page 36 : sevrage et désir.**

« *Tout achèvement de la personnalité exige ce nouveau sevrage [sevrage du sujet à l'endroit de la famille]. Hegel formule que l'individu qui ne lutte pas pour être reconnu hors du groupe familial n'atteint jamais à la personnalité avant la mort.* »

La fin du texte est une référence explicite à Hegel, à la *Phénoménologie de l'esprit*.

Ce que précise Lacan par la suite, c'est que si un sujet reste enfermé dans sa famille, avec ses identifications familiales, il aura un nom, certes, mais sur sa tombe. Le désir a son origine dans la relation de nourrissage. C'est un désir marqué de la relation à la mère. Cette marque est indispensable, nécessaire, elle est une porte d'entrée dans le désir, marquant l'encrage du sujet dans la parole

dans la relation à l'autre. Si ce désir est anonyme, c'est l'hospitalisme. Dans « introduction au commentaire de Jean Hyppolite, page 373 des Écrits, Lacan dit ceci : « *on attend de ce désir qu'il ne soit pas anonyme.* »

### **Sixième paragraphe, page 36 : le paradis perdu.**

*« La saturation du complexe fonde le sentiment maternel ; sa sublimation contribue au sentiment familial ; sa liquidation laisse des traces où on peut la reconnaître : c'est cette structure de l'imaginaire qui reste à la base des progrès mentaux qui l'ont remaniée. S'il fallait définir la forme la plus abstraite où on la retrouve, nous la caractériserions ainsi : une assimilation parfaite de la totalité à l'être. Sous cette formule d'aspect un peu philosophique, on reconnaîtra ces nostalgies de l'humanité : mirage métaphysique de l'harmonie universelle, abîme mystique de la fusion affective, utopie sociale d'une tutelle totalitaire, toutes sorties de la hantise du paradis perdu d'avant la naissance et de la plus obscure aspiration à la mort. »*

La recherche d'une harmonie sur terre est une véritable utopie. Cette recherche envahit notre monde, notre monde économique surtout qui nous nous vend du bonheur, harmonie assurée. L'harmonie existerait, le bonheur existerait. Plus tard, Lacan dira qu'il n'y a pas de rapport sexuel c'est-à-dire qu'entre les hommes et les femmes, il n'y a pas de formule d'harmonie, Il n'y a pas de rapport sexuel car il n'y a pas de rapport entre le signifiant et la réalité.